



{ Je
chemine
avec... }

HUBERT
REEVES

SEUIL

{ Je chemine avec... }

HUBERT REEVES

Dès la sortie de l'adolescence, on nous demande de choisir notre voie. Rapidement, et, croit-on, définitivement. Mais comment trouve-t-on *sa* voie? Quand nous demande-t-on ce qui nous anime, ce qui nous donnerait envie de nous lever le matin?

D'où l'idée de partager, comme exemples de possibles, des récits de vie de personnalités très différentes, mais toutes libres et passionnées. Scientifiques, artistes, sportives, médecins, chefs cuisiniers, journalistes, artisans, entrepreneuses livrent avec franchise les étapes qui ont jalonné leur vie: les rencontres et choix décisifs, les joies; mais aussi les moments de doutes, les détours, voire les échecs, et de quelle manière elles et ils les ont surmontés.

Un parcours ne se résume pas à un métier, il n'est jamais droit ni direct. Ce sont souvent les chemins de traverse qui nous remettent en question, nous renforcent et nous font aller plus loin.

Ces petits livres sont destinés aux jeunes, bien sûr, mais aussi à tous ceux qui ont l'audace de continuer à se questionner en grandissant.

Il n'est jamais trop tard pour (re)penser et construire son avenir.

Sophie Lhuillier, éditrice

Hubert Reeves, parrain de la collection

{ Je
chemine }
{ avec... }

HUBERT REEVES

Entretiens menés par Sophie Lhuillier

Éditions du Seuil
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

* Hubert Reeves, *Je n'aurai pas le temps*,
Seuil, « Science ouverte », 2008, p. 247.

ISBN 978-2-02-143881-9

© Éditions du Seuil, octobre 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit la copie ou reproduction destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

*Il n'y a pas de règle générale.
Chacun cherche pour soi ce qui
donne sens à sa vie*.*

{ HUBERT REEVES }

Hubert Reeves est canadien, il est né en 1932 à Montréal, mais vit en France depuis de nombreuses années. Astrophysicien renommé, il a mené ses recherches dans des universités et laboratoires aux quatre coins du monde : Canada, États-Unis, Europe, Russie, etc. Il a consacré ses principaux travaux à la physique nucléaire, et plus précisément à la théorie de l'origine des éléments chimiques. Il a ainsi participé à l'avancée de notre compréhension de l'évolution de l'Univers. Cette longue histoire du cosmos reste sa passion, qui n'a jamais faibli.

Hubert est devenu au fil des années un grand défenseur de la nature. Il considère que nous faisons partie d'un système global où cosmos, nature et humanité sont interdépendants et que c'est en préservant chacune de ces entités que nous pourrions maintenir un équilibre de vie pour tous. Il est à ce jour président d'honneur de l'association Humanité et Biodiversité ainsi que de l'Agence française pour la biodiversité.

Il est attaché à la transmission du savoir et n'a cessé d'enseigner durant sa longue carrière de chercheur. Il aime partager ses connaissances et ses questionnements en toute occasion ; c'est pourquoi il a écrit de nombreux livres, aux titres évocateurs et poétiques, *Patience dans l'azur*, *Poussières d'étoiles*, *Le Banc du temps qui passe*, etc. Il fait partie de ces scientifiques qui considèrent qu'intelligence et émotion sont complémentaires. Toutes deux sont nécessaires à la compréhension du monde.

Il est père de quatre enfants et grand-père de huit petits-enfants.

Aujourd'hui, il souhaite s'adresser particulièrement aux plus jeunes, à ceux qui ont leur avenir à construire. En livrant son parcours, ses doutes, ses réussites mais aussi ses échecs, il espère susciter des envies et donner des pistes à tous ceux qui cherchent à comprendre et à orienter leur vie.

Présentations

Cher Hubert, qui es-tu ?

Ah ! J'aimerais bien le savoir ! J'ai une passion, une pulsion, un vrai démon de la connaissance. J'ai envie d'apprendre. Je suis toujours très reconnaissant à qui m'apprend quelque chose et j'aime toujours apprendre aux autres. C'est une priorité au quotidien. Avant même de manger ! C'est comme si j'avais la mission, au sens ordinaire du terme, d'enseigner. Et plus j'avance en âge, plus cela se présente comme : « Il faut. Ça urge ! »

Qu'est-ce qui te donne envie de te lever le matin ?

Écrire. J'ai toujours envie de commencer par écrire, surtout si pendant la nuit j'ai eu une idée. Il m'arrive de me lever pour noter quelques mots, pour m'assurer que je n'aurai pas oublié le lendemain.

Et quand j'ai oublié, je suis furieux ! Ce peut être aussi le soir très tard. Quand à minuit je n'ai pas envie d'aller me coucher, je me dis parfois : « Ah, dormir, quelle perte de temps... »

J'ai ce besoin, qui me vient sans doute de mes parents. On est toujours très marqué par ce que sont nos parents. Une amie psychanalyste disait : « Le plus grand problème, c'est de sortir du désir de ses parents. » Et c'est vrai que ça nous harasse pendant longtemps. Pourquoi est-ce que j'entreprends telle action ? Parce que je sais que ma mère, en particulier, aurait aimé que je l'entreprenne. Encore aujourd'hui, cette idée traîne en moi. Je l'entends dire : « Plante-toi ! » Au Québec, cela veut dire : mets-y de l'effort – c'est-à-dire : au lieu de te promener, arrête-toi, plante-toi comme un arbre, et fais.

Une enfance stricte mais entourée de nature

**Tes parents ont-ils été de grands soutiens
dans le choix de ta voie ?**

Non, pas du tout. Mes parents n'étaient pas scientifiques. Mon père était représentant de commerce et ma mère mère de famille. Mais il y avait une phrase importante que répétait souvent ma mère ; elle disait : « Nous, on n'est pas riches, on ne vous donnera pas grand-chose en héritage, mais ce que l'on va vous donner, c'est l'instruction. » L'« instruction », c'était dans la famille un terme très important. « Fais tes devoirs ! » était une phrase récurrente chez nous. C'était même assez lourd. J'étais dans un collège* de jésuites où il y avait vraiment de très bons professeurs, des professeurs

* Le collège privé, au Canada, à cette époque, correspondait aux huit années entre la 4^e et la licence (L3 aujourd'hui) en France.

que j'admire encore. C'est plutôt auprès d'eux que je me nourrissais : des personnes qui m'apportaient des connaissances extérieures à celles de ma famille.

Mais j'avais un frère, mort maintenant, qui a été très important pour moi. Je savais que s'il me conseillait un livre, un film ou une musique, j'allais l'aimer. Il me guidait. Et encore plus importante, je crois, il y a eu ma grand-mère. Ma grand-mère n'était pas une intellectuelle. C'était une grande conteuse. Les enfants du village venaient écouter ses histoires. J'adorais. Et j'adorais aussi le fait de raconter moi-même des histoires, parce que je sentais le plaisir que ma grand-mère y prenait. C'est de là qu'est venu mon goût pour l'enseignement. J'ai découvert les ingrédients nécessaires à une bonne transmission : l'affection, l'exemple et l'encouragement.

Un terreau favorable à l'étude

Pour revenir à tes parents, penses-tu qu'ils t'ont donné le goût d'apprendre et d'étudier ou plutôt qu'ils t'ont mis une certaine pression pour réussir ?

Il flottait plutôt, je dirais, une injonction « sociale ». Dans le Canada des années 1940-1950, les jeunes devaient étudier, devaient pouvoir aller à l'université. Dans une bonne famille, bien catholique en plus de ça, il fallait qu'ils soient de bons enfants.

Ce cadre offrait une vie agréable, sympathique, mais pas très imaginative.

Ce serait donc ta grand-mère maternelle qui t'aurait ouvert à cet esprit imaginatif et créatif ?

Probablement, oui, grâce à ses histoires. Parce que ma mère était au contraire une jeune femme sérieuse, bonne mère de famille, avec quatre enfants, allant à l'église le dimanche, etc. Mais c'était une femme qui avait beaucoup d'énergie et une forte personnalité.

Et ton père ?

Mon père, c'est plus compliqué. C'est quelqu'un que j'ai d'abord détesté parce qu'il était très brutal et autoritaire. Il me battait et j'avais peur de lui. Il était écrasant. En même temps, je l'admirais, car c'était un homme d'une grande honnêteté, connu pour être quelqu'un d'exemplaire. Il y a deux phrases de lui qui me reviennent souvent et qui m'influencent : « Prends le taureau par les cornes ! » et « C'est quand ça va mal que l'on montre ce que l'on vaut » – parce que, lorsque tout va bien, c'est facile. En fait, je le voyais comme un mélange de Churchill et de Hitler ! J'admirais son énergie (un peu excessive, c'est vrai), son courage, mais je détestais son autorité arbitraire. Un enfant peut respecter certaines règles si on lui

explique pour quelles raisons c'est important. Mais s'il ne les comprend pas, il ne les accepte pas. C'est ce qui a éveillé mon côté rebelle.

Comment t'es-tu rebellé contre cette autorité injuste ?

Je me suis rebellé par la musique. Mon père aimait Johann Strauss et ses valse classiques, et moi, j'aimais la fougue de Stravinsky. Dans la maison, je passais Stravinsky à tue-tête jusqu'à ce que mon père descende en furie pour me faire arrêter le phono. Ma mère, elle, jouait du piano. C'est d'elle que je tiens mon goût pour la musique. Quand j'étais enfant, elle jouait les sonates de Beethoven. Dans mon plus vieux souvenir, elle joue du piano, je suis seul avec elle et j'ai les yeux à la hauteur du clavier. Elle interprète *Sonate au clair de lune*, et je revois très bien l'une de ses mains passer par-dessus l'autre. Je dois avoir 4 ans.

Tu dis que les relations avec ton père se sont apaisées par la suite. Comment cela a-t-il été rendu possible ?

J'ai voulu sortir de sous son parapluie. Un père, pour un enfant, est une protection. Mais si cette protection se révèle brutale, tu n'as plus envie de rester dessous. Tu as envie de t'éloigner. Tu sais, un enfant peut ressentir, face à ses parents, qu'ils ont sur lui le

pouvoir de vie ou de mort. Qu'ils peuvent le tuer. S'il éprouve cela, il développe un instinct de survie ou d'évitement. C'est probablement l'une des raisons pour lesquelles j'ai fait des sciences : pour échapper à mon père. J'ai choisi un domaine dans lequel je savais qu'il n'y connaissait rien, où je pourrais me soustraire à sa domination. On se saluait, on avait des rapports amicaux, mais je le tenais à distance.

Tu dis souvent que les balades en famille dans la nature t'ont donné un vrai goût de l'observation. Ton père faisait-il partie de ces moments ?

C'était plutôt avec ma mère. Mon père, lui, nous montrait les constellations. Pour un enfant, sortir la nuit avec son père regarder les constellations, c'est la fête, tu t'en souviens longtemps !

Qu'a-t-il pensé du choix de ta profession : astrophysicien ?

Dans la famille, beaucoup avaient suivi des études de droit. Il aurait voulu que mon frère et moi nous associions pour être avocats. Mais le droit ne m'intéressait pas et mon frère est devenu médecin ! Cela dit, il n'a jamais été contre non plus. Il ne s'est jamais mêlé de mes études, n'a jamais regardé si j'avais de bonnes notes. J'allais à l'université, c'était

ce qui comptait le plus pour lui. Il était venu me rendre visite quand j'étais à Cornell*, mais il ne comprenait pas très bien ce que j'y faisais.

Je crois qu'il était fier de moi. Après coup, il disait : « Mon fils, il écoute de la grande musique ! » Après qu'on s'était disputés sur Stravinsky ! Tous les dimanches après-midi, on écoutait à la radio l'opéra du Philharmonique de New York avec mes cousines, ce que respectait beaucoup mon père. Il était fier de son fils qui écoutait du Verdi ! Pendant l'été, mes cousines venaient passer les vacances avec nous dans la maison de campagne de nos grands-parents au bord du lac Saint-Louis, pas loin de Montréal. L'ambiance y était plus détendue que pendant l'année scolaire. L'une de mes cousines est mon plus vieil amour, depuis que nous avons 2 ans ! Et nous sommes toujours très proches.

Transmettre : aimer, partager, encourager

**Y a-t-il d'autres adultes autour de toi
qui ont joué un rôle important ?**

Oui, il faut que je parle du père Louis-Marie, figure très importante de mon enfance. C'était

* Prestigieuse université dans l'État de New York, aux États-Unis, où Hubert a soutenu son doctorat en physique.

le premier amour de ma mère – un amour déçu ; ce n'est pas lui qu'elle a épousé, mais elle en est restée très proche. Plutôt que d'épouser ma mère, le père Louis-Marie a intégré l'ordre religieux des Trappistes. Tous les ans, nous allions en famille à la Trappe d'Oka (à côté de Montréal) lui rendre visite. Il était professeur de botanique et de génétique à l'Université de Montréal, mais ses cours se donnaient dans l'enceinte du monastère. Il nous faisait visiter son laboratoire (les petites grenouilles, les petites tortues), nous montrait son herbier, et nous faisons des observations au microscope. Je l'admirais. En un sens, le père Louis-Marie était mon père spirituel. En tant que moine trappiste, il ne devait pas sortir du monastère, sauf pour « raisons exceptionnelles », alors, pour son métier, il venait herboriser sur notre terrain ! Ce n'était pas un moine radical, il s'amusait beaucoup. On ne mangeait pas de viande à la Trappe, alors, lorsqu'il venait, ma mère lui préparait de délicieux steaks T-bone ; cela faisait partie du folklore familial. On allait avec lui en forêt, il ramassait une petite plante et nous racontait son histoire, son utilité, etc. Il nous offrait des cours de botanique en direct. J'étais sous le charme. Je sentais qu'il m'aimait et je dévorais ses paroles.

D'où l'envie d'écrire ton herbier*.

Tu es revenu aux sources ?

Oui, tout à fait. La physique m'a tenu assez longtemps éloigné de la botanique, mais j'y reviens beaucoup ces derniers temps. Ce sont de vieux souvenirs de périodes heureuses. Quand tu es dans la forêt avec ta mère et le père Louis-Marie, tu te sens bien. Il y a comme une espèce de bonheur. Un jour, au catéchisme, vers 6-7 ans, on nous a demandé quels étaient les êtres invisibles. Il fallait répondre : « Les anges », et moi j'ai répondu : « Les microbes » ! J'avais trouvé mon cap. Sinon, comme je te l'ai expliqué, le climat familial était plutôt sévère et nous ne vivions pas beaucoup de festivités. Être obligé de privilégier les devoirs, les études avant toute chose, m'a aidé à progresser, c'est sûr. Le milieu familial, l'ambiance dans laquelle tu évolues jouent un rôle tout à fait fondamental. Mes parents vénéraient la nature, tout cela dans l'atmosphère très catholique du Québec de cette époque. Pour un enfant, lorsqu'il existe une harmonie entre ce que pensent ses parents, ce que pense le curé et ce que pense le Premier ministre, cela crée une atmosphère confortable : cette cohérence où tout semblait bien organisé était rassurante. Mais

* Hubert a publié en 2017 *J'ai vu une fleur sauvage*, dans lequel il nous raconte les fleurs sauvages de son jardin de Malicorne, en Bourgogne, à la manière du père Louis-Marie.

Dans la collection
{ Je chemine avec... }

Agnès b.
2019

Gilles Clément
2020

Susan George
2020